

Title	L'expérience de la traduction des points de vue linguistique et didactique
Sub Title	言語学と教育法から考える翻訳という経験
Author	中川, 真知子(Nakagawa, Machiko)
Publisher	慶應義塾大学フランス文学研究室
Publication year	2014
Jtitle	Cahiers d'études françaises Université Keio (慶應義塾大学フランス文学研究室紀要). Vol.19, (2014. ) ,p.33- 48
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20141201-0033">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA11413507-20141201-0033</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# **L'expérience de la traduction des points de vue linguistique et didactique**

**Machiko NAKAGAWA**

## **Introduction**

À notre époque, au milieu de la « mondialisation » accélérée des sociétés, la traduction revêt une portée aussi importante qu'autrefois et un intérêt renouvelé, car la question concerne l'ensemble des sciences humaines. Comprise à la fois comme l'acte de traduire et comme son produit (Thieberger, 1972), la traduction pose des problèmes de nature différente et, par là, est susceptible de diverses approches : philosophique, historique, littéraire, linguistique, sociologique ou économique.

La « traduction-action » s'est effectuée de tout temps et partout, et la « traduction-produit » marque parfois un moment historique. En Europe, la traduction des textes grecs et bibliques a conduit Cicéron, saint Jérôme, Luther et Goethe à forger les théories de la traduction (Robinson, 1997 ; Ballard, 2007, 2013). Dans l'histoire de la littérature, nombreux sont les écrivains qui traduisent des œuvres en leur langue, tels Diderot, Baudelaire, Larbaud, Queneau ou Yourcenar (Foucrier, Mortier, 1999), pour ne citer que des exemples français. Un texte traduit peut être aussi un objet d'analyse économique (Milo, 1984). L'approche sociologique tend à situer l'acte de traduire ainsi que son produit dans « un espace international » où règnent les logiques économiques, politiques et culturelles (Heibron, Sapiro, 2002 ; Sapiro, 2008) et dans l'interaction entre le traducteur, le texte et le lecteur (Lassave, 2006). Dans un pays comme le Japon, la traduction est au cœur même de la pratique de la langue, puisqu'elle intègre les caractères chinois. Lorsque l'on

réfléchit à l'histoire politique du Japon, à la formation de son économie, de sa littérature et de son histoire, la présence de l'étranger ou de « l'outre-mer », notamment la Chine, la Corée et l'Occident, est indispensable, ce qui veut dire qu'intervient inévitablement — même au niveau le plus superficiel — l'opération de traduction<sup>1</sup>.

Devant une question si complexe, dont cette introduction trop rapide ne pourra jamais esquisser l'ensemble, la réflexion autour de la traduction semble renvoyer, implicitement ou explicitement, à une évidence : la traduction est au premier chef une opération du langage. Antoine Berman montre, dans *L'épreuve de l'étranger*, comment la traduction se trouve liée chez Wilhelm von Humboldt et chez Friedrich Schleiermacher au problème du langage et au « rapport de l'homme au langage » (Berman, 1995 : 35). À l'époque où la traduction s'épanouit, avec le Romantisme allemand, Schleiermacher et Humboldt se distinguent du groupe du Athenäum en ce qu'ils ne voient pas dans le langage un instrument. Chez les deux penseurs allemands en effet, l'acte de traduire trouve sa place, affirme A. Berman, dans « le langage comme milieu, comme médium ultime de toute relation de l'homme à lui-même, aux autres et au monde » (*Ibid.* : 229). Inspirant par la suite bien des penseurs, le célèbre article<sup>2</sup> de Walter Benjamin, « La tâche du traducteur », tourne autour de l'idée de la « langue pure », dont les traces n'apparaissent dans aucune langue mais qui révèle sa présence dans la traduction, à partir d'une langue de départ et d'arrivée, constituants complémentaires, évoquant leur racine (Benjamin, 1991[1923]).

---

<sup>1</sup> L'emploi des caractères chinois exige, dans un premier temps, une opération de traduction. En glosant les poèmes chinois de Sôseki Natsume, Yoshikichi Furui, affirme que le japonais est « bilingue » du fait que la mise en fonctionnement du japonais passe par la traduction, la transformation du Hiragana en Kanji (Furui, 2009).

<sup>2</sup> Plus précisément, il s'agit d'une préface à la traduction par Benjamin des *Tableaux parisiens* de Baudelaire.

L'opération de traduction relève, somme toute, de la relation linguistique fondamentale et nous la vivons tous les jours dans un réseau historique, social ou international. C'est cette expérience de la traduction, à notre sens, qui sollicite une attention particulière. Comment agit-elle sur l'homme d'aujourd'hui ? Aborder cette question n'est pas une tâche simple : il existe un hiatus ou « un obscur espace » entre le discours sur la traduction et l'expérience de la traduction (Berman, 2007 : 38). Face à cette grande complexité, nous avons opté, au risque d'être trop sommaire, pour une approche conjointe de quelques disciplines, visant à mettre en résonance des théories multiples concernant la traduction, dans le souci d'examiner comment les problématiques traversent diverses disciplines autour de l'expérience langagière. Ne pourrait-on pas voir en filigrane dans ce croisement interdisciplinaire ce vers quoi converge « la traduction-action » ? Cette brève étude s'inscrit donc dans le discours sur la traduction, en survolant, sans pouvoir être exhaustive ni complète, les deux domaines scientifiques dont le centre de gravité est le langage : la linguistique et la didactique des langues.

## **1. Linguistique et traduction**

L'acte de traduire est une opération du langage et la pensée de la traduction s'avère indissociable de celle du langage. Ainsi voit-on d'abord se chevaucher la linguistique et la traduction.

### **1-1. La traduction vue par les linguistes**

Il y a, d'une part, des linguistes qui s'intéressent à la théorie et à la pratique de la traduction. Dans son article aujourd'hui classique, « Aspects linguistiques de la traduction », Roman Jakobson distingue trois types de traduction : 1. la traduction intralinguale ou la reformulation ; 2. la traduction interlinguale ou la traduction proprement dite ; 3. la traduction intersémiotique ou la transmutation (Jakobson, 1963). Que ce soit l'interprétation des signes au sein

d'un même système, ou au sein de différents systèmes, il n'existe pas d'équivalence complète. D'où le problème linguistique :

L'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage et le principal objet de la linguistique. Comme tout receveur de messages verbaux, le linguiste se comporte en interprète de ces messages. Aucun spécimen linguistique ne peut être interprété par la science du langage sans une traduction des signes qui le composent en d'autres signes appartenant au même système ou à un autre système. Dès que l'on compare deux langues, se pose la question de la possibilité de traduction de l'une dans l'autre et réciproquement [...] (*Ibid.* : 80).

Chez Jakobson, la traduction se définit ainsi comme une opération fondamentale de la linguistique. Quand Nicolas Ruwet critique l'œuvre de Georges Mounin, il va dans la même direction : « dans la langue [...] tout est, à chaque instant, traduction, et si les grands linguistes n'en parlent guère — ce dont se plaint Mounin — c'est peut-être parce qu'ils en parlent tout le temps, le propre de tout signe linguistique étant de pouvoir être remplacé, c'est-à-dire traduit, par d'autres signes [...] » (Ruwet, 1964 : 142, 143).

Georges Mounin, linguiste fonctionnaliste auteur des *Problèmes théoriques de la traduction* ainsi que des *Belles infidèles*, remarque que « c'est certainement la linguistique américaine qui la première réalise la conjonction entre linguistique et traduction » et que le traitement automatique des langues a l'intérêt d'exposer les problèmes linguistiques aux linguistes (Mounin, 1973 : 72). En effet, s'appuyant sur la théorie transformationnelle de Noam Chomsky, Eugene Albert Nida, traducteur de la Bible, s'attache dans *Toward a Science of Translating* à situer l'opération de la traduction dans la langue considérée comme un mécanisme dynamique qui génère des énoncés divers à l'infini (Nida, 1964). Au Royaume-Uni, John Cunnison Catford tend à appliquer à la traduction la linguistique générale, plus précisément celle de M. A. K. Halliday, dans son ouvrage intitulé *A Linguistic Theory of Translation* (Catford, 1965).

Dans les années 1960, les écrits sur la traduction se veulent scientifiques et trouvent dans la linguistique un moyen d'amener une analyse détaillée des faits empiriques qui sont tout le temps observés, tout au long de l'acte de traduire. De là, l'approche comparative se développe entre deux langues, comme dans la *Syntaxe comparée du français et de l'anglais* de Jacqueline Guillemin-Flescher. Cet ouvrage envisage les problèmes qui se posent dans la traduction en anglais des textes de langue française par le recours à des analyses linguistiques, en portant son attention sur l'énonciation, l'aspect, ou l'hypothèse, etc. (Guillemin-Flescher, 1981).

Dans la perspective de l'équivalence, les études linguistiques confient à la traduction une fonction fondamentale. En d'autres termes, « l'espace de l'intraduisibilité » (Berman, 2007 : 53) se trouve à la source de la traduction et de la linguistique. Une telle parenté nous conduit à nous interroger sur le rapport de la linguistique à une autre discipline, établie pour la traduction.

## **1-2. Traductologie et linguistique**

Une fois nommées « traductologie » en 1972 (Ballard, 2004 : 51), les théories de la traduction se développent et tentent de s'articuler avec d'autres disciplines. De nos jours encore, une diversification croissante de la littérature consacrée à la traduction exige une configuration plus explicite (Boisseau, 2009). Le rapport de la linguistique à la traductologie reste dès lors ambigu (Akaba, Kawaguchi, Maejima, 2004 : 66). Certains défendent l'autonomie de la traductologie (Ladmiral, 2004), d'autres retrouvent les deux disciplines sur un « sentier parallèle » (Pergnier, 2004).

En même temps, c'est leur participation au langage qui met en rapport — « divorce » ou « mariage » — ces deux disciplines. Après avoir situé les théories contemporaines de la traduction dans le cadre de la critique des textes, qui fut à l'origine du développement des écrits sur la traduction, Michaël Oustinoff note : « Celles-ci [les théories contemporaines de la traduction]

peuvent se ranger en deux grandes catégories : celle qui prennent appui sur la linguistique et celles qui débordent ce cadre, quitte à s'en inspirer au besoin » (Oustinoff, 2003 : 6).

Dans *Pour la poétique II* de Henri Meschonnic, où est recherchée l'accord entre le vivre et l'écrire, la traduction apparaît bien comme une pratique de l'écriture et accorde une place importante à la linguistique : « Une théorie linguistique est nécessaire pour que la traduction cesse de se constituer comme artisanat empirique, qui méconnaît son travail et son statut » (Meschonnic, 1973 : 318). Effectivement on y trouve deux chapitres consacrés respectivement à Benveniste et à Bakhtine. La thèse avancée dans *Après Babel* de George Steiner, « la communication humaine égale la traduction » (Steiner, 1978 : 49) a pour fondement la réflexion sur l'acte du langage, en traversant l'histoire littéraire du point de vue de la traduction. Ce faisant, Steiner prend position contre la théorie de Chomsky, ce qui ne veut pas dire qu'il s'oppose à la linguistique, vu sa référence à la classification de Jakobson.

Antoine Berman, pour qui la question touche pour l'essentiel à la traduction interlinguale, conclut *L'épreuve de l'étranger* par ce constat : la traduction et l'approche linguistique sont à la fois « distinctes et complémentaires » (Berman, 1995 : 301). Distinctes parce que la linguistique met en lumière « l'intraduisibilité » dans la recherche de l'équivalence entre deux langues, alors que l'on trouve au niveau du texte « la traduisibilité littéraire » ; complémentaires parce que la traduction ne se passe pas de la connaissance linguistique. En s'appuyant sur la notion de « langage potentiel » d'Efim Etkind, il affirme :

Pour toute langue, on peut postuler une correspondance rigoureuse avec une autre langue, mais à un niveau *virtuel*. Développer ces potentialités (qui varient de langue à langue), telle est la tâche de la traduction, *qui progresse donc vers la découverte de la « parenté » des langues*. Cette tâche ne saurait être simplement artistique ; elle suppose une connaissance étendue de tout l'espace diachronique et

synchronique de la langue d'arrivée (*Ibid.* : 303 [C'est l'auteur qui souligne]).

La parenté que recherche Berman entre en écho avec la « langue pure » de Benjamin. En même temps, remarque-t-il, l'expérience de la traduction passe nécessairement par un espace historiquement et culturellement hybride.

Ces deux orientations — vers le langage et vers l'espace social-historique — pourraient soulever une opposition tranchée entre les deux disciplines, bien que la linguistique semble apporter à la traductologie un appui. Mary Snell-Hornby remarque qu'en Allemagne s'opposent l'approche linguistique, représentée par l'« *Übersetzungswissenschaft* », et l'approche de la littérature comparée, si bien que son œuvre *Translation Studies* est destinée à « une approche intégrée » (Snell-Hornby, 1998). En reprenant Humboldt, Benjamin, Steiner et Berman, *Sur la traduction* de Paul Ricœur se réfère aussi à Benveniste, puisque c'est dans « l'au-delà de la phrase » que la traduction doit s'effectuer. En ce sens, la « tâche du traducteur » est de redescendre du texte à la phrase et au mot, en les replaçant dans leur contexte culturel (Ricœur, 2003 : 55). De ce fait, il apparaît que le travail linguistique et la connaissance sociale-historique sont complémentaires au sein de la traduction.

Autour de l'acte de traduire, la traductologie et la linguistique partagent ainsi la même problématique et par conséquent, les mêmes difficultés. G. Mounin trouve dans la traduction quatre types de problèmes : 1. la difficulté qui naît du « passage de civilisation à civilisation » ; 2. la difficulté qui provient du fait que « chaque langue est une façon souvent spécifique de découper et de dénommer telle expérience non linguistique pourtant commune à tous les hommes » ; 3. la difficulté qui se trouve dans des structures syntaxiques ; 4. la difficulté qui réside dans le domaine de la stylistique (Mounin, 1976 : 81-87). Si, comme le remarque G. Steiner, la traduction interlinguale montre explicitement l'opération intralinguale, c'est que l'hétérogénéité irréductible que l'on vit au cours de la traduction d'un énoncé en autre système de signes,

accentue les problèmes.

Les difficultés mises en exergue par la linguistique se révèlent inhérentes à la traduction interlinguale et, partant, constitutives de l'acte de traduire. En partant de « l'espace de l'intraduisibilité », le traducteur, ayant pour vocation d'aborder ces difficultés, se place dans un espace linguistique et culturel. C'est là l'expérience de la traduction et la « tâche du traducteur ». Soit. Mais le sujet traduisant se cantonne-t-il au statut de « traducteur » ? À partir de cette question, notre intérêt se porte vers un autre domaine scientifique : la didactique des langues.

## **2. La traduction dans l'enseignement des langues étrangères**

Derrière la traduction, à la fois comme l'acte de traduire et comme son résultat, on présuppose le traducteur, à savoir un être compétent en deux langues au moins, la langue source et la langue cible. En ce sens, le discours sur la traduction, philosophique ou linguistique, a pour objet de réflexions un processus, sinon hermétique, du moins spécialisé. Pour mettre en perspective l'expérience de la traduction, il y aurait lieu néanmoins d'élargir le champ d'études, étant entendu que l'acte de traduire participe de l'opération langagière.

Ainsi l'apprentissage d'une nouvelle langue ne peut dans la plupart des cas se passer de la traduction : l'apprenant est forcément amené à un processus bilingue entre sa « propre langue » et une « nouvelle langue » (Hall, Cook, 2012). La traduction doit illustrer ce va-et-vient de la manière la plus explicite. Toutefois, la traduction se trouve, en réalité, en position délicate dans l'enseignement des langues étrangères : bien que pratiquée dans les classes de langues jusqu'à nos jours (Benson, 1999), elle a été éliminée ou défavorisée sur le plan théorique, au cours du dernier siècle, notamment dans le secteur de l'enseignement de l'anglais (Porprière, 2006 : 85). L'exemple éminent est la politique toute récente du ministère de l'Éducation japonais qui préconise

l'emploi exclusif de la langue cible dans les cours d'anglais du secondaire<sup>3</sup>. D'un autre côté, notre siècle connaît dans le domaine des théories didactiques un mouvement de revalorisation de la traduction comme activité (Cook, 2010 ; Källkvist, 2013 ; Witte, Harden, Rasmus de Oliveira Harden, 2009).

L'ostracisme et le retour de la traduction : le destin que subit la traduction dans la didactique des langues permet de comprendre à rebours la consistance de la traduction-action, non pas chez le traducteur mais chez l'apprenant d'une langue, un être qui est en train d'apprendre une autre langue. Cela dit, notre but ne consiste pas ici à définir une meilleure méthode d'enseignement — c'est bien largement au-delà de notre capacité — mais à envisager les effets que pourrait avoir la traduction comme acte sur l'apprenant.

## **2-1. L'ostracisme de la traduction**

L'acte de traduire pourrait intervenir à plusieurs niveaux dans la didactique des langues, par exemple au niveau lexical et textuel, à l'oral et à l'écrit, dans la version et dans le thème<sup>4</sup> : les théories didactiques ont abandonné cette opération. Ce rejet de la traduction s'explique principalement par un regard critique sur le passé. En effet, cette tendance remonte à la fin du 19<sup>e</sup> siècle en Europe où débute la réforme contre la méthode répandue à l'époque dans les gymnases prussiens et appelée rétrospectivement « méthode grammaire-traduction », laquelle se focalise sur l'appropriation de la grammaire comme sur la traduction d'exemples souvent mal choisis (Cook, 1998 : 112-113 ; Howatt, Widdowson, 2004 : 151-165). Le mouvement de

---

<sup>3</sup> Les nouveaux programmes seront mis en œuvre au collège à partir de l'année scolaire 2018. Pour le lycée, voir : Ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie, *Kotogakkou Gakushu Shidou Youryou Kaisetsu, Gaikokugo hen, Eigo hen* (Commentaires sur les programmes de l'enseignement de langues étrangères et d'anglais au lycée), Tokyo, Kairyudo, 2010, p. 60.

<sup>4</sup> À propos de la critique envers la pratique du thème, voir : Ladmiral, 1972.

réforme, représenté entre autres par Wilhelm Viëtor et Henry Sweet, vise à accorder la primauté à l'oral et à disposer de textes unis au lieu de phrases isolées (*Ibid.* 187-209). Pour certains théoriciens toutefois, cette rénovation ne signifie pas nécessairement l'exclusion absolue de la traduction<sup>5</sup>.

En revanche, la « méthode directe » — l'enseignement d'une langue sans aucune intervention de la langue première de l'apprenant — entraîne, à la même époque, le rejet absolu de la traduction. Ainsi la « méthode Berlitz », l'une des premières sources de cette nouvelle mode, interdit dans tous les cours l'emploi de la langue première de l'apprenant et par voie de conséquence la traduction (Howatt, Widdowson, 2004 : 224). Tout au long du siècle dernier, les théories de la didactique des langues se développent, l'approche monolingue exerçant une influence si importante (Cook, 1998 : 113) que même aujourd'hui les enseignants considèrent la traduction simplement comme « mauvaise », tandis que les apprenants la trouvent nécessaire (Inaba, 2013 : 50).

Une autre grande réforme du 20<sup>e</sup> siècle s'impose dans les années 1970 : l'« approche communicative ». Elle répond à une nécessité politique et économique dans un environnement européen de plus en plus divergent et complexe (Martinez, 2008 : 72). De même, elle participe à la « révolution » sociale des années 1960, en privilégiant le dialogue et l'interaction, au lieu de la transmission unilatérale et autoritaire de la connaissance grammaticale (Kramsch, 2006 : 249). Dans ce contexte, la traduction, image d'une tradition caduque, semblait être, pour les didacticiens, bien loin de contribuer à la « compétence communicative » (Witte, 2009).

Cette expulsion de la traduction montre que le va-et-vient entre deux (ou plusieurs) langues a été jugé inutile ou même nuisible pour former l'aptitude à

---

<sup>5</sup> A titre d'exemple, Sweet reconnaît l'importance de la langue première de l'apprenant parce que la traduction peut être « la manière la plus évidente et pratique » de comprendre le sens d'un mot ou d'une phrase de la nouvelle langue (Sweet, 1900 : 199).

la connaissance d'une nouvelle langue, à la lumière du processus d'acquisition de la langue par l'enfant « natif ».

## **2-2. Le retour de la traduction**

Au tournant de notre siècle cependant, certains cherchent à mesurer la portée de l'approche monolingue et à revaloriser la traduction, sans nier l'importance de l'enseignement en fonction de la communication, ni vouloir retourner à la méthode dite « traditionnelle » (Witte, Harden, Rasmus de Oliveira Harden, 2009 : 3). Guy Cook, auteur de l'œuvre charnière *Translation in Language Teaching*, va jusqu'à affirmer que la traduction doit être l'objectif majeur des apprenants contemporains (Cook, 2010). Cet intérêt renouvelé pour la traduction se place plus globalement dans le retour à la langue première en classe de langue. Sans minimiser la nécessité de l'immersion dans la nouvelle langue et de l'approche monolingue, les théoriciens soulignent aussi le besoin, ni exclusif ni absolu, de l'emploi de la langue première. Si l'approche monolingue et l'approche bilingue sont complémentaires, c'est avant tout parce que l'apprenant ne suit pas le même processus que l'enfant natif, le cours monolingue ne reproduisant pas le même environnement (Butzkamm, Caldwell, 2009). Ensuite il importe, pour la communication, de rendre justement sensible à la différence et la particularité des langues (Kramsch, 2006). Enfin l'emploi de la langue première permet de nourrir la conscience métalinguistique (Martinez, 2008).

Dans ce contexte à la fois pragmatique, social et linguistique, la traduction s'impose : les débutants prennent davantage conscience par la traduction de la situation de communication ou des significations socio-culturelles ; aux apprenants intermédiaires et avancés, l'exercice de la traduction permettrait de découvrir la complexité de la forme ainsi que l'ambiguïté du sens et, ce faisant, de former, pour reprendre l'expression de Claire Kramsch, la compétence « symbolique » (Kramsch, 2006) ; enfin, l'apprenant pourrait, à travers la

traduction, travailler les deux langues, ce qui conduit à « l'éveil à l'attention à la langue » (Language Awareness) dans la nouvelle langue de même que dans la langue première (Gnutzmann, 2009). Pour G. Cook, le succès de l'apprentissage ne se définit plus seulement par la fluidité dans la langue cible mais également par le va-et-vient entre les deux langues et par la connaissance explicite de leurs singularités comme de leurs différences (Cook, 2010 : 100). Mettant en rapport au moins deux langues, la traduction ne sert plus dès lors à « l'acquisition » mais à la « participation » des langues (*Idem*).

Tout cela porte à croire que l'expérience de la traduction chez l'apprenant réside dans cette « participation ». D'où surgit une autre question : à quoi participe-t-il ? Arnd Witte remarque que l'apprenant développe un processus complexe, qu'il appelle « tiers espace » (Third Space), entre les particularités culturelles des langues et les cultures concernées (Witte, 2009 : 88). Dans cet espace interculturel, le caractère normatif de la « langue maternelle » ou « native » s'oblitére et l'identification aveugle à la nouvelle langue n'a pas de sens : l'apprenant parvient à relativiser les langues. Dans cette mesure, l'acte de traduire est une ouverture sur ce « tiers espace »<sup>6</sup>.

## **Conclusion**

Au sens le plus large du terme, la traduction désigne une pratique commune, de tout le monde et de tous les jours ; de même l'opération interlinguale s'engage au moment où l'on rencontre un mot dans une langue inconnue. À partir de là, la traduction donne lieu à de multiples explorations théoriques au cœur de l'interdisciplinarité : la linguistique et la traductologie s'inspirent l'une

---

<sup>6</sup> Le choix du mot n'est d'ailleurs pas innocent. En s'inspirant autant de la notion d'espace de Henri Lefebvre que de l'« hétérotopie » de Michel Foucault, Edward W. Soja propose d'appeler « Thirdspace » un espace à la fois perçu, conçu et vécu pour apercevoir globalement un milieu changeant « d'idées, d'événements, de phénomènes et de sens » (Soja, 1996 : 2).

de l'autre ou s'affrontent l'une à l'autre pour clarifier ce qui se produit au sein de la traduction ; la didactique invite à envisager, dans son ambiguïté et sa complexité, le processus qui est en train de se faire chez l'apprenant.

À l'aide des recherches avancées et approfondies dans chaque domaine, nous avons tenté de dégager l'expérience de la traduction dans le discours sur la traduction ; en manque d'analyse substantielle de notre côté, l'écart demeure irréductible entre le discours et l'expérience, notre propos risquant d'être arbitraire. Il n'en reste pas moins important, nous semble-t-il, de souligner les effets de l'acte même de traduire. L'expérience de la traduction est un chemin qui nous mène vers un espace culturellement, linguistiquement et cognitivement hybride, vers la communication avec l'autre, communication non pas dans le sens de la transmission d'informations, mais dans celui du partage d'un espace hétérogène. À partir de ces observations, notre prochaine tâche sera d'envisager à nouveau la traduction comme un outil d'apprentissage de la langue française pour mettre en place une technique renouvelée.

## Références

**AKABA, K., KAWAGUCHI, J., MAEJIMA, K.** (2004), « Honyakuron wo megutte (Autour de la traductologie) », *Bulletin d'études de la linguistique française*, 38, pp. 64-73.

**BALLARD, M.** (2004), « La théorisation comme structuration de l'action du traducteur », *La Linguistique*, 40, pp. 51-65.

**BALLARD, M.** (2007), *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.

**BALLARD, M.** (2013), *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, Bruxelles, De Boeck.

**BENJAMIN, W.** (1991 [1923]), « Die Aufgabe des Übersetzers », *Gesammelte Schriften*, Bd. IV/1, Berlin, Suhrkamp Verlag, pp. 9-21.

**BENSON, M. J.** (2000), « A Secret Life of Grammar-Translation-Part 2 : A

Tale of Two Grammars », *Bulletin of Hiroshima Shudo University*, 41, pp. 97-121.

**BERMAN**, A. (1995 [1984]), *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humbolt, Schleiermacher, Hölderlin*, Paris, Gallimard.

**BERMAN**, A. (2007), *L'Âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin un commentaire*, texte établi par I. Berman, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.

**BOISSEAU**, M. (2009), « Les discours de la traductologie en France (1970-2010) : analyse et critique », *Revue française de linguistique appliquée*, 14, pp. 11-24.

**BUTZKAMM**, W., **CALDWELL**, J. A. W (2009), *The Bilingual Reform. A Paradigm Shift in Foreign Language Teaching*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.

**CATFORD**, J. C. (1965), *A linguistic Theory of Translation : an Essay in Applied Linguistics*, London, Oxford University Press.

**COOK**, G. (1998), « Foreign Language Teaching », in M. Baker, G. Saldanha (éds.) *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London, New York, Routledge, pp. 112-115.

**COOK**, G. (2010), *Translation in Language Teaching*, Oxford, Oxford University Press.

**FOUCRIER**, Ch., **MORTIER**, D. (éds.) (1999), *Frontières et passages : les échanges culturels et littéraires*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen.

**FURUI**, Yoshikichi, 2009, *Soseki no kanshi wo yomu (Lectures des poèmes chinois de Sôseki)*, Tokyo, Iwanamishoten.

**GNUTZMANN**, C. (2009), « Translation as Language Awareness : Overburdening or Enriching the Foreign Language Classroom ? », in A. Witte, T. Harden, A. Rasmus de Oliveira Harden (éds.) *Translation in Second Language Learning and Teaching*, Bern, Peter Lang, pp. 53-77.

**GUILLEMIN-FLESCHER**, J. (1981), *Syntaxe comparée du français et de*

*l'anglais. Problème de traduction*, Paris, Éditions Ophrys.

**HALL, G., COOK, G.** (2012), « Own-language use in language teaching and learning », *Language Teaching*, 45, pp. 271-308.

**HEIBRON, J., SAPIRO, G.** (2002), « La traduction littéraire, un objet sociologique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, pp. 3-5.

**HOWATT, A. P. R., WIDDOWSON, H. G.** (2004), *A History of English Language Teaching*, 2<sup>nd</sup> Edition, Oxford, Oxford University Press.

**INABA, M.** (2013) « Gakushusha no Kibou to Kyoushi no Risou (Revealing Discrepancies in Learners' and Teachers' Beliefs about Foreign Language Learning) », *Bulletin of Aichi Kyouiku University*, 3, pp. 45-52.

**KRAMSCH, C.** (2006), « From Communicative Competence to Symbolic Competence », *The Modern Language Journal*, 90, pp. 249-252.

**KÄLLKVIST, A.** (2013), « Languaging in Translation Tasks Used in a University Setting : Particular Potential for Student Agency ? », *The Modern Language Journal*, 97, pp. 217-238.

**LADMIRAL, J.-R.** (1972), « La traduction dans l'institution pédagogique », *Langages*, 28, pp. 8-39.

**LADMIRAL, J.-R.** (2004), « Dichotomies traductologiques », *La Linguistique*, 40, pp. 25-49.

**LASSAVE, P.** (2006) « Sociologie de la traduction. Exemple de "la Bible des écrivains" », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120, pp. 133-154.

**MARTINEZ, P.** (2008), *La didactique des langues étrangères*, Paris, PUF.

**MESCHONNIC, H.** (1973) *Pour la poétique II, Épistémologie de l'écriture. Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard.

**MILO, D.** (1984), « La bourse mondiale de la traduction : un baromètre culturel ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 39, pp. 92-115.

**MOUNIN, G.** (1976), *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga.

**NIDA, E. A.** (1964), *Toward a science of translating : with special reference to*

*principles and procedures involved in Bible translating*, Leiden, E.J. Brill.

**OUSTINOFF**, M. (2003), *La traduction*, Paris, PUF.

**PERGNIER**, M. (2004), « Traduction et linguistique : sur quelques malentendus », *La Linguistique*, 40, pp. 15-24.

**PORPRIORE**, L. (2006), « À la recherche de la traduction perdue : la traduction dans la didactique des langues », *Ela. Études de linguistique appliquée*, 141, pp. 85-94.

**RICŒUR**, P. (2003), *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

**ROBINSON**, D. (1997), *Western translation theory : from Herodotus to Nietzsche*, Manchester, St. Jerome.

**RUWET**, N. (1964), « Georges Mounin. Les problèmes théoriques de la traduction », *L'Homme*, vol. 4, n° 2, pp. 141-144.

**SAPIRO**, G. (éds.) (2008), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions.

**SNELL-HORNBY**, M. (1988), *Translation Studies : An Integrated Approach*, Amsterdam, Philadelphia, J. Benjamins Publisher.

**SOJA**, E. W. (1996), *Thirdspace. Journey to Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Oxford, Blackwell.

**STEINER**, G. (1978), *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, L. Lotringer trad., Paris, Albin Michel.

**SWEET**, H. (1900), *The practical study of languages. A Guide for Teachers and Learners*, New York, Henry Holt.

**THIEBERGER**, R. (1972). « Le langage de la traduction », *Langages*, 28, pp. 75-84.

**WITTE**, A. (2009), « From Translating to Translation in Foreign Language Learning », in A. Witte, T. Harden, A. Rasmos de Oliveira Harden (éds.), *op.cit.*, pp. 79-97.

**WITTE**, A., **HARDEN**, T., **RASMOS DE OLIVEIRA HARDEN**, A. (2009), « Introduction » in *ibid.*, pp. 1-12.